Document généré le 2 juil. 2025 12:32

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Un tri

Marie-Andrée Lamontagne

Volume 36, numéro 5 (215), octobre 1994

Pour l'école

URI : https://id.erudit.org/iderudit/32227ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)
1923-0915 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Lamontagne, M.-A. (1994). Un tri. *Liberté*, *36*(5), 44–48.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 1994

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

MARIE-ANDRÉE LAMONTAGNE

UN TRI

Quand j'ai lu enfin l'*Émile,* mon fils était déjà né. Le ton programmatique de l'ouvrage n'avait rien pour m'inquiéter. Bien au contraire : l'auteur était si confiant dans ses méthodes, à la défense desquelles il savait déployer une éloquence si ferme, que l'éducation d'un jeune garçon n'avait plus qu'à se régler sur des théories aussi sensées. Jean-Jacques n'était pas le seul. J'avais lu les livres tout aussi sensés de Fitzhugh Dodson, Bruno Bettelheim et Maria Montessori. Cependant que mon fils, indifférent à ce qui se tramait, refermait un petit poing de despote sur mon sein.

La gravité de la tâche m'effrayait un peu et je ne pouvais m'empêcher de mesurer à quel point la volonté appliquée de ces auteurs contrastait avec l'éducation que j'avais reçue. À la campagne, les choses se passent plus simplement. Mes frères, ma sœur et moi avions grandi dans une joyeuse et permanente mêlée, plutôt libres une fois respectées quelques contraintes : faire son lit, ne jamais mentir, terminer son assiette, aimer Dieu, bien travailler en classe, respecter ses parents. Dans les livres comme dans la vie, dès lors qu'il s'agissait d'éducation, la bonne volonté, comme le bon sens, semblait la chose la mieux partagée. Pourquoi alors, à en juger par la fortune de la psychanalyse, tant de gens semblent-ils ne jamais devoir guérir de leur enfance ? Pourquoi tant de

vies se passent-elles à régler des comptes avec une enfance jamais à la hauteur, quelle qu'elle ait été ? L'omnipotence du freudisme était telle que la pédagogie moderne, au nom de la souveraineté de la première enfance, pouvait d'un mot renvoyer les parents à leur propre sentiment d'incompétence. Une jeunesse tumultueuse me renvoyait plutôt, quant à moi, à mon indignité. J'étais mère, un petit être plongeait ses yeux dans les miens, abîmé dans la contemplation amoureuse ; désarroi et bonheur mêlés, j'avais conscience qu'une autre vie commençait avec la sienne.

« Ce sont des enfants doués, dit le directeur, et d'eux nous exigeons beaucoup, car nous savons ce qu'ils peuvent donner. » J'ai poussé la porte de la classe comme on passe des coulisses à la scène. Trente paires d'yeux me fixaient, me fixeraient désormais, attentifs jusque dans leur nonchalance affectée, le bruissement des cartables ouverts puis refermés, le stylo tombé par terre, la boulette de papier lancée à Manuel, le livre repoussé avec humeur : « À quoi ça sert le latin, madame ? » Je les aimais.

J'aimais Doris et ses lèvres peintes, ses longues boucles d'oreilles qui cliquetaient dans son cou. Elle rendait le livre prêté avec une moue : « Pas mal ». Faisait mine de partir. « Vous en avez un autre ? » J'aimais les frères Timbro, leur regard dur, l'habileté qui les avait conduits dans cette classe et non à la rue. J'aimais Carla et ses compositions françaises truffées de grands-mères croates, un fichu sur la tête, en train de faire des confitures. Je n'aimais pas Roseline et ses obsessions de première de classe, jusqu'à la rencontre de parents d'élèves. De ce

jour, je l'aimai comme les autres, elle dont la mère ne pouvait concevoir que sa fille eût moins de neuf sur dix. J'aimais Simon qui, malgré ses quinze ans, pleura devant tout le monde un jour que les frères Timbro eurent dépassé les bornes.

Je les aimais et je crois bien qu'ils me le rendaient, mais cela ne suffisait pas. Ma classe était affligée en permanence du bourdonnement que fait la ruche sur le point d'émigrer ; ce n'était pas le chahut, mais un bourdonnement suffisant pour attirer l'attention du directeur qui arpentait les corridors d'un pas martial. C'est sa mine inquiète que je pouvais apercevoir à travers le carreau de la porte — bientôt réprobatrice si je n'y mettais pas bon ordre. Tout bas, je maudissais Jean-Jacques.

Dans cette difficile conquête du silence, nous ne connûmes, eux et moi, qu'un matin parfait. Cette heure-là passa trop vite, à expliquer les nuances d'un subjonctif dont ils n'avaient que faire, mais comme elle fut précieuse ! Je les sentais tendus, frémissants, non point soumis cependant : désorientés et, pour cette raison, silencieux. Au cours du week-end, un de leurs camarades avait péri dans un accident de voiture, et il me semblait que cette mort, prématurée et injuste, avait fait naître en eux une mer étale où l'esprit pouvait errer à sa guise. Les dieux emportent ceux qu'ils aiment, disent les Grecs, mais les Grecs, dans les circonstances, n'offraient aucune consolation. Ni les Romains. Ni les parents. Ni le Dieu de ces derniers, souvent offert du bout des lèvres. Ils étaient seuls et se taisaient.

Recueillis à leur manière, qui est celle de mettre fin au bruit dont ils n'ont de cesse de s'entourer, trente jeunes gars et filles renouaient avec la mort mise en scène avec tant de complaisance par leurs idoles rock. Mais celle-là était rageuse et aimable ; celle-ci emportait ses victimes en n'y mettant aucune autre forme que corps

tordus, visages défaits et un sang ne ressemblant que fort peu à celui qui jaillissait avec panache des guitares électriques les soirs d'apothéose. Tandis que le silence se prolongeait, j'avais l'impression que ma propre voix me parvenait de plus en plus loin, comme si, ce matin-là, nous avions tous été dépassés par les enjeux véritables de la classe. Peut-être à ce moment seulement ai-je compris combien le bruit n'était que l'autre visage que prenait la mort pour aller dans le monde et s'y faire accepter.

Le bruit : celui des transistors, des rires en boîte qui s'échappent du téléviseur à heure fixe, de la rengaine syncopée des jeux vidéo offrant avec une égale candeur les pirouettes d'Aladin et *Fatality n° 2 : Impalement*, de la niaiserie qui se déverse des radios par la bouche des disc-jockeys, dont tout l'art consiste à remplir de leur verbiage les premières notes des succès du palmarès. Entourée comme eux par cette muraille stridente, je constatais avec tristesse à quel point les jeunes, par leur besoin de s'assurer de la présence constante du bruit, ressemblent trop souvent déjà aux adultes qu'ils mettent tant de soin à mépriser ! Bientôt, les conversations faussement animées. Demain, le bavardage du coiffeur et du vendeur d'assurances, la fatuité des docteurs et des dames patronnesses, les soirées devant le téléviseur et *Elsa, louve des SS*.

Si j'ai cessé depuis d'enseigner, mon fils, lui, a grandi. Et avec lui le bruit. À l'école comme à la maison, l'éducateur est peut-être d'abord celui qui ose s'opposer au bruit, s'efforce de le trier et, au nom d'une saine hiérarchie, fait en sorte de bannir les bruits les plus méprisables. Ses moyens sont limités : il n'a que l'amour — silencieux. L'amour ne dit pas « je t'aime », même s'il le dit parfois. Il dit : couvre-toi. Il s'affaire à la cuisine ou raconte les aventures du Cyclope, lesquelles, au prix de mille détours que l'Inventif lui-même aurait sans doute

admirés, ramènent à la troisième déclinaison avec l'inéluctabilité du fossé que doit franchir le chevalier des contes. L'amour donne un foyer — et la classe, avec ses règles, ses livres et ses subjonctifs immuables, n'est-elle pas aussi une manière de foyer ? —, aussi bien dire une forteresse, et que celle-ci ne soit plus, souvent à notre époque, défendue que par un seul gardien devient presque secondaire dès lors qu'il veille à ce que le foyer demeure un lieu préservé, où règnent chaleur, animation, ordre et désordre, colères et cris parfois, où claquent joyeusement les portes, jappe le chien et entrent les amis, alléchés par l'odeur qui s'échappe du four, tant il est vrai que l'amour vient toujours du lait de l'enfance.

L'éducation, c'est cultiver un îlot sur lequel l'aléatoire et le chaos n'ont pas de prise, le défendre au besoin. C'est surtout une immense fatigue, celle que connaissent tous les parents et les enseignants, certains soirs, au moment d'aller au lit, puisque les jeunes, qui ne sont que des nourrissons, mettent un temps infini à grandir et, avec l'insouciance des nourrissons, réclament notre fatigue, à la fois prix et aliment de cet amour même qu'ils ignorent encore pouvoir un jour transmettre.